

## Une veillée

Nous étions tous les cinq assoupis autour des braises, serrés les uns contre les autres afin d'oublier le froid qui régnait dans le hangar. Il devait être trois heures, trois heures-trente du matin, heure à laquelle on ne sait plus si l'on veut dormir ou parler, heure où le sommeil montre le bout de son nez sans nous envahir complètement. Heure où la mélancolie se fait forte, et où, peut-être, nous mettons notre âme vraiment à nue. Sans mots, les regards suffisent. On devient plus sensibles, plus sincères. Peut-être même est-ce l'heure où les hommes sont bons, où un avenir pour notre race semble se dessiner. Le temps disparaît. Il n'est plus. Il n'a jamais existé. Le bonheur est là, qui rôde. Pourtant, tout paraît banal au premier abord. Vide. Sans intérêt. Nous sommes là, autour du feu, à fredonner doucement un air suave, chacun de nous plongé dans ses propres pensées. Est-ce le sommeil qui nous guette, la musique qui nous berce ou la chaleur envahissante, qui donne cette impression de sérénité, de bien-être ? Le bonheur s'allonge, s'étire, dure encore un peu, puis s'éteint doucement. L'un de nous rompt la glace en annonçant : « Bon, je vais me coucher ! ».

Le lendemain, nous sommes à nouveau des étrangers; nous sommes redevenus ces êtres froids et calculateurs, qui recherchent compliments et reconnaissance dans le regard de l'autre.